

Mai 1968 outre-Sarine

Comment les médias germaniques présentent-ils les événements de mai 1968? Quelles sont les caractéristiques de ce printemps si particulier et qu'en reste-t-il aujourd'hui? Quels en furent les effets sur l'école et sur les usages linguistiques en Suisse alémanique?

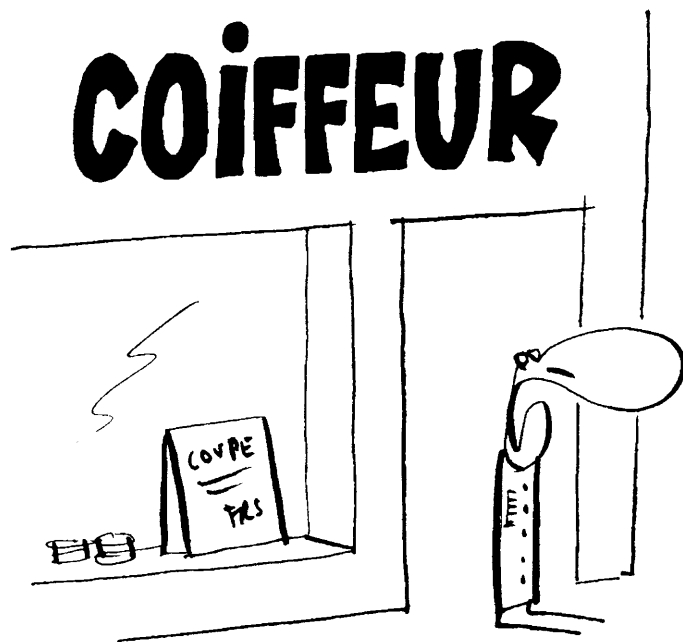
Christophe Büchi est bien placé pour répondre à ces interrogations. Correspondant en Suisse romande de la *Neue Zürcher Zeitung*, il est spécialiste des questions ayant trait à l'évolution des médias. Il est aussi un observateur attentif des relations entre les diverses communautés helvétiques. Il a écrit plusieurs ouvrages sur ces thèmes. En 2001, il publie «Mariage de raison: les relations entre Romands et Alémaniques» (Editions Zoé), un livre passionnant qui se lit d'une traite sans qu'il ne vous tombe des mains. Il montre comment s'est formée la Suisse plurilingue et décortique cette subtile mécanique qui fait qu'en dépit des crises et des malentendus, le mariage tient bon, comme tout mariage de raison sans doute.

Interview

Comment la presse germanique traite-t-elle des événements de mai 1968?

Ils suscitent un vif intérêt. Ouvrages et articles de presse leur sont consacrés. Une chose frappe: la volonté de certains médias, comme la *Weltwoche*, d'en finir avec la «génération 68». Pour eux, le monde a changé; il est temps de se débarrasser de ces vieux oripeaux contestataires des années 60, de redresser la barre et de passer aux choses sérieuses. Les vieux soixante-huitards, les «Alt-Achtundsechziger» sont tenus pour responsables des maux dont souffrent nos sociétés: individualisme exacerbé, hédonisme irresponsable, incivilités et désordres de tous genres. Cette manière de voir témoigne d'une certaine ignorance de l'histoire des années 1960. Il faut distinguer entre ce que mai 1968 fut vraiment et le procès qu'on lui fait. Cet événement s'inscrit dans une vague de contestation qui a déferlé de Pékin à Washington, en passant par Mexico, Berlin et Prague. Il faut donc replacer cet événement dans son contexte globalisé. Aux Etats-Unis, les jeunes interrogent le modèle américain qui affirme représenter la liberté mais qui tolère la ségrégation raciale et bombarde le Vietnam. Tout cela débouche sur les grandes manifestations de 1967 et 1968 à Washington. La révolte estudiantine se nourrit aussi d'une contre-culture où se mêlent au nom de la libération des individus, la remise en question de la société de consommation, la revendication

COIFFEUR



de la liberté sexuelle, le refus de toute autorité, etc. Le livre phare de cette génération est «L'homme unidimensionnel» d'Herbert Marcuse de 1964 qui dénonce l'aliénation de l'individu dans une société de consommation devenue une fin en soi. Donc en replaçant les événements de mai dans un contexte mondial, il est amusant de constater que ce sont eux qui deviennent l'étendard de la révolution estudiantine.

Quelles sont les caractéristiques de cette explosion soudaine? Comment l'interpréter?

Tout d'abord, il s'agit d'un phénomène ambivalent, difficile à saisir et à définir d'un trait de plume comme le font certains médias. Son efficacité tient sans doute à cette ambivalence qui est d'ailleurs celle de nombreux mouvements historiques. Prenez par exemple les mouvements nationalistes du XIXe siècle, les révolutions de 1848 qui ont traversé l'Europe et qu'on appelle «printemps des peuples». Ils témoignent d'une volonté de se libérer du joug des monarchies, d'une aspiration à la démocratie et au libre échange mais ils ouvrent la voie à de nouvelles exclu-

Christophe Büchi,
interviewé par Simone Forster



MIX & REMIX

sions et à de nouveaux conflits. La contestation de cet autre printemps de 1968 s'attaque au modèle capitaliste fondé sur la consommation tout en proclamant sa volonté de jouir de ses biens. Elle veut à la fois une vie simple – le fameux retour à la nature et à l'élevage des chèvres dans le Larzac – et une vie festive sans entrave. Elle veut voyager dans le monde entier, donc exporter son mode de vie et ses valeurs tout en faisant le procès du colonialisme et de l'éclatement du monde occidental sur les autres civilisations. Tout cela est pétri de contradictions mais les années 60 ont ouvert la voie à d'indéniables progrès: le féminisme, l'écologie, l'égalité des chances à l'école et bien d'autres choses encore. Elles ont aussi contribué à abolir les frontières entre sphère publique et sphère privée et précipité le goût du «people» dans une certaine presse. Elles ont aussi engendré le *politically correct* dès la fin des années 1980, aux Etats-Unis d'abord, dans les autres pays industrialisés ensuite. Ce corpus de valeurs s'effrite aujourd'hui et on tend à le tourner en dérision. L'antiféminisme par exemple redevient de mode.

Il est donc temps d'en finir avec le printemps de 1968?

La critique de Mai 1968 est nécessaire, mais il ne faut pas imputer à ce printemps des dérives dont il n'est pas responsable et revenir à de vieilles défroques sous prétexte de modernité. Mai 1968 a engendré de réelles avancées qu'il serait très dommageable de perdre. En résumé, ne jetons pas le bébé avec l'eau du bain. Liquider mai 1968 sert des intérêts politiques bien précis et rime aussi avec un regain de nationalisme et un repli identitaire de mauvais aloi. Les années soixante paraissent lointaines. Quarante ans, c'est beaucoup dans la mémoire collective. Les adolescents et les jeunes ignorent tout ou presque de cette période, qui d'ailleurs ne les branche guère. De fait, ce sont les trentenaires et plus qui font un procès à leurs géniteurs. Ils leur reprochent une ascension facile, une longue domination des mondes de la politique, de l'économie et des médias. Ils les accusent aussi d'avoir puisé sans compter dans les réserves naturelles de la planète. Ces critiques, guère fondées, sont plutôt injustes. La «génération 68» ne manquait ni d'idéaux ni de générosité. Il est vrai qu'elle fut elle aussi dure et impitoyable à l'égard de la génération qui la précédait.

Quels sont les grands traits de cette «génération 68»?

J'ai lu un magnifique livre, très éclairant, sur cette question, *La génération lyrique* de François Ricard (Ed. Climats, Castelnau-le-Lez 2001). Cet essayiste québécois montre que les jeunes de mai sont issus du baby boom des années d'après-guerre. Ils sont donc nombreux et grandissent pendant une période de croissance économique sans précédent. Le temps des études et de la jeunesse s'allonge dans une certaine insouciance des lendemains. Le monde toutefois n'est pas celui de leurs espoirs. Cette génération qui veut à tout prix se libérer de tout carcan milite aussi pour la libération des autres, ouvriers et population du tiers-monde exploités par le capitalisme et l'impérialisme triomphants. Il y a donc un paradoxe entre un individualisme affirmé et une volonté d'ouverture aux autres, entre la nécessité de jouir de la vie sans entrave et l'exigence d'une pratique militante

rigoureuse. C'est une génération rebelle qui ne redoute pas les contradictions.

Quel a été son parcours?

Elle accède à des postes de responsabilités dès les années 1980. Les anciens gauchistes occupent des situations importantes dans les médias, les ONG, la culture, l'administration et les grandes entreprises. Ils percent aussi en politique où ils s'avèrent redoutables car ils ont une bonne maîtrise de la rhétorique et du langage, bien meilleure d'ailleurs que leurs adversaires de droite. Ainsi le socialiste Gerhard Schröder devient chancelier de la République fédérale d'Allemagne de 1998 à 2005 et l'ancien militant Joschka Fischer, vice-chancelier et ministre des Affaires étrangères durant ces mêmes années. Ils poursuivent le processus de réunification de l'Allemagne. Après le départ de Schröder (qui prend la présidence du groupe Gazprom), une bonne partie de la génération des soixante-huitards allemands quitte la scène politique.

De nombreux militants sont aussi devenus d'actifs partisans de l'Union européenne et ont donné une vive impulsion aux mouvements écologistes, au parti des Verts. Pensez à Daniel Cohn-Bendit, par exemple.

Qu'en est-il du monde de l'école?

Mai 1968 a accéléré le rythme des réformes. On est entré dans l'ère qu'on pourrait appeler «liberté, égalité et créativité». L'enfant est au centre de l'école. Il faut tout mettre en œuvre pour qu'il s'épanouisse dans un climat attentif à son développement. Aujourd'hui cette école est remise en question en Suisse comme dans les autres pays industrialisés. On la trouve indisciplinée et peu performante. Les Genevois ont accepté une initiative populaire pour un retour aux notes, les Vaudois remettent en question la réforme «Ecole vaudoise en mutation» (EVM). C'est le retour des vieilles valeurs travesties dans les nouveaux atours de la modernité. Une nouvelle génération démolit ce que la précédente, celle de 68, avait construit. Elle veut que ses enfants soient mieux préparés à affronter un monde très globalisé, axé sur les performances.

Et en Suisse alémanique?

C'est le même mouvement de retour en arrière. Toutefois, Mai 1968 a eu sans doute plus d'impact sur les pédagogies en Suisse alémanique qu'il n'en a eu en Suisse romande.

En effet, l'école alémanique s'intègre dans la vie des communes et des quartiers. Les parents ne sont pas tenus à l'écart et participent activement à la vie scolaire. Les réformes centrées sur l'enfant ont donc été conduites dans un esprit plus démocratique, plus participatif. Un de mes amis vient de passer d'un gymnase de Saint-Gall à un gymnase lausannois. Il est frappé par la prégnance de la hiérarchie et par l'attitude plutôt défiante de l'institution à l'égard des parents. En Suisse romande, l'instruction publique est construite «à la française» c'est-à-dire avec rigueur et autorité. En Suisse alémanique, elle est plus proche des gens, plus inscrite dans la vie quotidienne.

Est-ce que Mai 68 a insufflé une nouvelle vie aux dialectes suisses alémaniques?

Oui incontestablement. Il a favorisé un regain d'intérêt pour le «Schwyzertütsch» et son usage s'est développé dans les activités artistiques, la poésie par exemple. Les écrivains et les chansonniers se sont mis à utiliser le dialecte pour exprimer leurs idées souvent contestataires. Le «Schwyzertütsch» a aussi gagné du terrain dans la publicité, les médias et l'enseignement. On s'est mis à éditer des dictionnaires et des grammaires. Toutefois, les Suisses alémaniques ne sont jamais allés aussi loin que les Hollandais. Ils n'ont pas fait de leur dialecte une langue à part entière. L'essor des dialectes s'est également inscrit dans la contre-culture des années 1960 qui voulait abolir les hiérarchies entre les arts nobles et populaires. Toute forme d'expression était une émanation créative. Une bande dessinée avait autant de valeur artistique qu'un ouvrage de Goethe ou de Rilke. Cette nouvelle manière d'appréhender l'art et de s'en prendre aux hiérarchies a donné un nouveau souffle au «Schwyzertütsch». Il y a encore une dernière explication à cet essor des dialectes: un goût prononcé pour le retour aux sources et pour le renforcement des identités régionales. Il s'agit surtout de marquer la distance qui sépare la Suisse alémanique de l'Allemagne. Enfin, on peut certes dire que l'envol du «Schwyzertütsch» est une conséquence de mai 68 mais il s'inscrit aussi dans la montée en force de l'audiovisuel. Peu à peu, la langue orale l'emporte sur la langue écrite. Il y a toujours eu de vives tensions en Suisse alémanique entre le dialecte et la langue écrite. Aujourd'hui, les jeunes s'émancipent. Ils écrivent des cartes postales en dialecte de même que les SMS. Ils inventent une nouvelle orthographe phonétique.

Qu'en est-il de l'usage du «Schwyzertütsch» à l'école?

Il a été de plus en plus utilisé dans les classes après Mai 1968. Il s'agissait de favoriser l'égalité des chances et donc parler en classe la langue de la maison. Les enfants ne devaient pas pénétrer dans un monde étranger. Il fallait qu'ils se sentent à leur aise. Aujourd'hui, après Pisa, on fait marche arrière et le canton de Zurich, par exemple, exige que l'allemand soit parlé à l'école dès les classes enfantines. C'est un réel problème parce que toute une génération d'enseignantes et d'enseignants a été éduquée en «Schwyzertütsch» et parle mal l'allemand standard. Elle rechigne à suivre les nouvelles directives. L'ex-président de la Conférence suisse des directeurs cantonaux de l'instruction publique (CDIP), Hans-Ulrich Stöckling, n'y était pas allé par quatre chemins. Il avait déclaré que si le corps enseignant de Suisse alémanique ne savait plus l'allemand ou refusait de le pratiquer, on se tournerait vers l'Allemagne. L'allemand gagne du terrain dans certaines institutions. En effet, les universités et les hôpitaux engagent de plus en plus des professeurs et des médecins venus d'Allemagne. En fait, la langue est liée à l'identité et, en Suisse alémanique, l'allemand fait figure d'intrus. Ce n'est pas celle de l'intimité. ●